

Nous déjeunâmes un jour ensemble dans un petit restaurant près du Jardin des Plantes. Malheureusement il avait amené un tiers, garçon assez épais, presque vulgaire, mais prétentieux, et qui me paraissait peu fait pour être de ses amis. Ils avaient, je crus le comprendre, quelques relations d'affaires. Nous ne pûmes échanger un mot des choses qui m'auraient intéressé; par contre, ils parlèrent de littérature en un langage qui bouleversait mes idées de normalien. Vainement je hasardai quelques objections. J'étais comme Ovide chez les Gètes, ne comprenant pas et n'étant pas compris : *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis*. Je sortis de là avec les plus tristes pressentiments sur l'avenir de mon pauvre ami.

Ce fut notre dernière entrevue. Engagé dans une autre voie et fixé en province, je n'eus plus l'occasion de le revoir. Nous étions séparés par la vie, mais bien plus encore, j'avais pu le constater, par les idées, les habitudes, les relations, la manière de voir et de sentir en toutes choses. Un de ses camarades de cette époque, qui a fourni quelques notes pour sa biographie à l'éditeur Pincebourde, décrit ainsi la chambre d'un ami commun où ils se réunissaient souvent : « Décor composite, comme les aptitudes du « propriétaire, helléniste enragé, peintre de paysages, « poète, alchimiste, *mystagogue* et chasseur de serpents. Des « bustes, des ébauches, des statuettes, des bas-reliefs « cloués au mur, ou traînant sur chaque meuble; rien dans « tout cela d'extraordinaire au quartier latin. Les four- « neaux, les matras, les tubes en trombone, les fioles in- « quiétantes, pleines d'or et de diamants en préparation, « auraient attiré davantage l'œil du bourgeois; et son « étonnement eût augmenté devant l'ornement principal « du sanctuaire, cette fameuse armoire nauséabonde